

CHRISTIAN ORCEL

LES GARDIENNES  
DE LA VÉRITÉ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531652

Dépôt légal : juillet 2026





## La découverte

Depuis le départ de Mathilde voilà deux ans suite à un cancer, Robert broyait du noir, souffrait de cette solitude brutalement imposée. Les enfants ayant pris leur envol, il se retrouvait désormais seul dans la grande maison familiale située à Manas, minuscule village situé proche de Montélimar et qui ne comptait que cent quatre-vingts habitants. Depuis peu à la retraite, une à deux fois par semaine il traînait son vague à l'âme dans les bois qui surplombaient Puy-Saint-Martin, la commune voisine. C'est ici que jadis avec sa femme et les deux enfants qu'il avait eus d'un précédent lit, ils venaient les dimanches d'octobre et de novembre, ramasser quelques châtaignes. Ils les faisaient griller pour le plus grand bonheur de leurs papilles dans la vieille poêle percée de trous, héritée des parents de Mathilde.

À l'adolescence, les deux fils commencèrent à rechigner pour ces escapades dominicales. C'est à ce moment-là que Robert et sa femme s'intéressèrent à la mycologie, histoire de varier les plaisirs. Le secteur regorgeait de trompettes chanterelles et les Chastan devinrent rapidement de vrais experts. Ils connaissaient tous les bons coins et leur cellier débordait de bocaux de champignons séchés qui régalaient les palais les soirs d'omelette ou de sauté de veau, la spécialité de la maîtresse de maison.

Depuis le décès de Mathilde, le cœur n'y était plus. Robert devait se faire violence pour sortir de chez lui. Il vivait la plupart du temps reclus, évitait d'aller faire les courses aux heures des rencontres avec les voisins ou les amis. Il se rendait au **U Express** de Puy-Saint-Martin juste avant la fermeture, lorsqu'il n'y avait quasiment plus personne dans les rayons. Le dimanche, il regardait la télévision sans discontinuer,

gobant les programmes débiles que diffusaient les chaînes de la TNT<sup>1</sup>. La semaine il bricolait, jardinait chez lui, s'adonnant de plus en plus rarement aux promenades. Pourtant ce jour-là il eut envie de s'aérer.

Était-ce ce beau soleil automnal qui le stimulait ? Toujours est-il que Robert enfila ses chaussures de marche préférées, revêtit son pantalon couleur kaki du surplus militaire et sa veste de chasseur. Robert détestait la chasse, il ne pouvait se résoudre à ôter la vie, ne serait-ce qu'à un insecte. Cependant il ne haïssait pas les chasseurs, il trouvait même leur hobby plutôt utile à la société. Il en convenait d'autant plus que depuis plusieurs années la prolifération du « cochon noir » véritable fléau de la région Auvergne-Rhône-Alpes posait de gros problèmes. Après plusieurs incidents heureusement sans conséquences graves, les autorités prenaient la mesure du danger. Les incursions de plus en plus fréquentes des sangliers dans les zones urbaines et périurbaines poussaient les responsables à autoriser des « levées », terme désignant un abattage compté des bêtes. La population de cochons sauvages, multipliée par cinq au cours des vingt dernières années, poursuivait une progression constante. Malgré une estimation de quarante-six mille sangliers abattus entre 2001 et 2012, le fléau ne diminuait pas ! La prolifération de l'espèce s'expliquait notamment par plusieurs phénomènes. Tout d'abord la désertification et la déprise agricole ardéchoise offraient aux animaux sauvages désormais des ressources dans cette région riche en châtaigneraies. La Drôme voisine n'échappait pas à la profusion de l'espèce. L'animal se ruait sur le maïs dont il raffole, or, un sanglier bien nourri se reproduit très vite. Il n'était pas rare d'assister à trois portées par an ! Le deuxième facteur de reproduction, hypothèse émise par bon nombre de spécialistes, était le changement climatique, les hivers trop doux limitaient la mortalité naturelle. Enfin et principal problème, l'absence de prédateurs. Mis à part l'homme, le sanglier ne craignait personne...

Robert croisait de temps en temps une laie dans les bois, accompagnée de ses marcassins, et il trouvait cela

---

1 Télévision numérique terrestre

magnifique, mais il comprenait aussi qu'on devait se résoudre aux « prélèvements ». Il partit donc ce matin-là en voiture en direction du col sans nom comme il l'appelait. Curieusement, la DDT<sup>2</sup> n'avait jamais daigné mettre un panneau indicateur au sommet du col qui pourtant portait le nom de la Répara et que l'on retrouvait sur tous les documents administratifs. Il se gara au bord de la route départementale six comme à son habitude, là où une aire gravillonnée le permettait. Puis il partit à pied vers les sous-bois.

Son bâton à la main, son petit sac à dos harnaché sur les épaules il marcha quelques minutes sur le sentier, à l'abri des chênes verts et des quelques châtaigniers qui peuplaient les lieux.

À la recherche d'une poussée de champignons, à l'aide de son bâton il retournait les feuilles mortes, nombreuses à cette époque et qui servaient de camouflage à la précieuse *trompette-de-la-mort* ou encore aux cèpes qu'il dénichait rarement. Il leva la tête comme par réflexe et fut pris d'un vertige comme chaque fois qu'il venait ici. Au-dessus de lui il l'aperçut. C'était peut-être la centième fois qu'il faisait ce geste, mais il ne pouvait s'empêcher de l'observer lorsqu'il venait traîner dans le coin.

Il entendait le « *flop, flop* » régulier et lancinant des immenses lames métalliques qui frappaient l'air frais de ce mois de novembre. Les pales tournoyaient majestueusement à cent mètres de hauteur. Robert, comme hypnotisé, suivait du regard les ailes blanches de l'éolienne qui le surplombait. Il ne se lassait pas de ce spectacle et pouvait rester ainsi de longues minutes à la regarder. Les machines (on en comptait deux) installées en 2009 produisaient un peu plus de deux mégawatts, de quoi alimenter une population de mille âmes durant un an. De son point de vue, Robert n'en apercevait qu'une, mais il savait que de l'autre côté de la route sa sœur jumelle s'y trouvait et il entendait d'ailleurs le bruit qu'elle produisait en alternance avec la première. Il rebassa la tête et le vertige s'estompa.

---

2 Direction départementale des territoires

Les « *hélices* » tournoyaient lentement, poussées par le léger vent qui soufflait exceptionnellement d'est en ouest en ce mois de novembre 2019. Pour une fois ce n'était pas le mistral qui servait d'énergie pour mouvoir ces énormes machines positionnées au sommet du col de la Répara. Plantées de chaque côté de la route qui relie Crest à Puy-Saint-Martin, du sommet de la colline elles semblaient surveiller la vallée. Les deux monstres d'acier dominaient la plaine de la Valdaine qui s'étendait jusqu'à Montélimar. Telles deux sentinelles, majestueuses, gigantesques, impressionnantes, elles vous donnaient le tournis si vous les fixiez trop longtemps. Une lumière blanche clignotait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour prévenir les véhicules volants de leur présence, mais aussi les oiseaux et les chauves-souris, premières victimes des dangereuses pales. Quand il se rendait au marché de Crest, au retour il ralentissait systématiquement dans la montée en apercevant les deux gigantesques aéromoteurs. En hiver lorsque le brouillard était de la partie, l'image des pales émergeant de nulle part stimulait l'imaginaire. Certains jours ce pouvait être tout simplement fantasmagorique.

Robert se remit en quête des trompettes chanterelles, objet de sa convoitise et machinalement il fouilla le sol du bout de sa trique. Tout d'un coup son regard fut attiré par quelque chose d'anormal, quelque chose qui ne devait pas se trouver ici. Il révéla encore un peu l'objet de sa trouvaille, repoussant plus loin l'amas de feuilles séchées et aperçut les doigts, puis la main.

D'après les ongles, sur lesquels subsistait encore un reste de vernis rouge, il devina qu'il s'agissait de la main d'une femme. Après les pluies diluviennes qui s'étaient abattues sur la région ces dernières semaines, le corps s'était retrouvé soudainement porté par les eaux mélangées aux brindilles et à la terre qui le recouvraient. Brassé, allégé par des averses ininterrompues, l'humus avait agi comme un matelas pneumatique, faisant émerger les parties les plus légères du cadavre.

## Myriam

Myriam entretenait avec Delphine une relation très étroite. Les deux jeunes femmes présentaient par leur origine et leur aspect physique respectif bien des points communs. Toutes les deux grandes et sveltes, toutes les deux issues d'un milieu modeste, entre autres similitudes. Myriam ne se serait pas confiée à une autre personne sur sa vie affective comme elle le faisait avec son amie. Depuis qu'elles s'étaient rencontrées, elles trouvaient une sérénité réciproque à échanger leurs petits secrets. Ainsi Delphine n'ignorait rien de l'histoire que Myriam avait vécue avec Pascal durant deux ans, lorsqu'ils habitaient Lyon. Myriam exerçait alors, au sein d'une association, son métier d'infirmière. Elle vaquait aux quatre coins de la ville, tantôt en métro, tantôt dans un véhicule de fonction. Elle œuvrait auprès de personnes bloquées chez elles par le handicap ou la maladie et pour qui, se déplacer à l'hôpital relevait du calvaire. Elle aimait bien son job même si les déplacements lui coûtaient. Myriam aurait pu travailler dans une clinique ou même dans un des nombreux hôpitaux lyonnais, au sein d'un service de soins, tout aurait été plus simple, organisé. Là, elle devait batailler pour faire entrer dans son agenda les rendez-vous démentiels qu'on lui attribuait. Elle avait bien postulé, envoyé CV et lettres de motivation durant quelque temps, mais on ne lui proposait que des contrats de courte durée et elle hésitait à abandonner son CDI<sup>3</sup>.

Myriam devait donc faire avec les sempiternels bouchons qui lui pourrissaient la vie. Elle passait plus de temps en trajets que chez ses patients et cela la rendait folle. Ce n'était pas un problème d'organisation, car elle se déplaçait

---

3 Contrat à durée indéterminée

un jour sur deux en métro pour concentrer les heures dédiées ces jours-là aux patients du centre-ville. En vérité, le vrai problème résidait dans le fait que depuis plusieurs mois Myriam développait une phobie. La voiture ne posait pas de problème, mais dès qu'il fallait prendre le métro, cela devenait compliqué. Quand elle pénétrait dans une rame, elle faisait en sorte de ne pas se tenir à une des barres de maintien, de peur de toucher les milliards de bestioles microscopiques qui couraient sur l'inox. Elle tenait donc debout, jouant avec les muscles de ses cuisses pour ne pas chuter. Elle y parvenait le matin mais en fin d'après-midi, après une journée de labeur, éreintée, Myriam n'y arrivait plus et devait se résoudre à s'accrocher à cette maudite barre verticale que des mains sales avaient peuplée de leurs horribles microbes.

Sitôt sortie du métro, elle se pétrissait les mains avec le gel hydroalcoolique qui ne la quittait jamais. Myriam en était au stade où arrivée chez elle, il ne pouvait pas se passer une fois sans qu'elle ne lustre avec une lingette désinfectante, la poignée extérieure de la porte d'entrée de son appartement. Puis, à son domicile la phobie disparaissait, comme par magie.

Depuis qu'elle vivait avec Pascal, leur relation évoluait. Au début ce fut l'amour fou. « **C'est le bon** », déclara-t-elle à ses parents. Depuis, de l'eau avait coulé sous les ponts et Myriam n'était plus sûre de rien. Pascal, fils de bonne famille autrefois généreux et drôle, se montrait désormais radin et moins expressif. Le couple ne se disputait pas ou peu, mais la flamme faiblissait dans le cœur de Myriam, elle le sentait. Pascal ne se montrait doux et attentionné que dans les moments amoureux. C'était un amant remarquable et le sexe masquait chez eux le manque d'affect qui cimente la vie d'un couple.

Depuis plusieurs semaines, plusieurs mois même, tout paraissait superficiel à Myriam. Le sentiment amoureux qu'elle ressentait auparavant semblait s'évaporer. Les choses auxquelles elle n'avait jusqu'à présent accordé que peu d'importance prenaient une nouvelle dimension. Ainsi, n'acceptait-elle plus que Pascal lui réclame la moitié du loyer alors qu'il gagnait trois fois son salaire.